

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1915-1916. — N° 80

LE CAFARD

Le Cafard est-il une psychose coloniale ?

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 28 Juillet 1916

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Edouard HOUSSIN

Né le 6 février 1890, à Douai (Nord),

Élève de l'École du Service de Santé Militaire.

Médecin aide major au 119^e Régiment d'Infanterie.



LYON.

A. REY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR DE L'UNIVERSITÉ

4, RUE GENTIL, 4

—
Juillet 1916

LE CAFARD

Le Cafard est-il une psychose coloniale?

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. HUGOUNENQ DOYEN.
J. COURMONT ASSESSEUR.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. CHAUVÉAU, AUGAGNEUR, SOULIER, TRIPIER, CAZENEUVE, LÉPINE, PIERRET, BEAUVISAGE, LACASSAGNE.

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. TEISSIER
Cliniques chirurgicales.	ROQUE
Clinique obstétricale et Accouchements	BARD
Clinique ophtalmologique	TIXIER
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	BÉRARD
Clinique des maladies nerveuses et mentales	FABRE
Clinique des maladies des enfants	ROLLET
Clinique des maladies des femmes	NICOLAS
Physique médicale	LÉPINE (J.)
Chimie biologique.	WEILL
Chimie organique et Toxicologie	POLLOSSON (A.)
Matière médicale et Botanique	CLUZET
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	HUGOUNENQ
Anatomie	MOREL
Anatomie générale et Histologie	MOREAU
Physiologie.	GUIART
Pathologie interne.	TESTUT
Pathologie et Thérapeutiques générales	RENAUT
Anatomie pathologique.	MORAT
Médecine opératoire	COLLET
Médecine expérimentale et comparée	LESIEUR
Médecine légale.	PAVIOT
Hygiène :	POLLOSSON (M.)
Thérapeutique	COURMONT (P.)
Pharmacologie	ETIENNE MARTIN
	COURMONT (J.)
	PIC
	FLORENCE

PROFESSEURS ADJOINTS

Physiologie, cours complémentaire	MM. DOYON
Maladies des oreilles, du nez et du larynx	LANNOIS
Pathologie externe.	VALLAS
Maladies des voies urinaires	ROCHET

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

Chimie minérale	MM. BARRAL,	agrégé
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN,	—
Chirurgie infantile	NOVE-JOSSERAND,	—
Accouchements	COMMANDEUR,	—
Embryologie	LATARJET,	—
Anatomie topographique	PATEL,	—
Botanique	BRETIN,	—
Chirurgie expérimentale	VILLARD,	—
Clinique infantile	MOURIQUAND,	—
Déontologie et médecine professionnelle	X...,	—

AGRÉGÉS

MM.	MM.	MM.	MM.
BARRAL	LATARJET	MOURIQUAND	FROMENT
COMMANDEUR	BRETIN	ARLOING (F.)	THEVENOT (Lucien)
NEVEU-LEMAIRE	LERICHE	GUILLEMAND	PIÉRY
LAROYENNE	THEVENOT (Léon)	POLICARD	COTTE
VORON	TAVERNIER	GARIN	DUROUX
NOGIER	CADE	SAVY	

M. BAYLE, secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THESE

MM. J. LÉPINE, *Président*; LACASSAGNE, *Assesseur*;
MM. LANNOIS, *Professeur*, et ARLOING, *agrégé*.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1915-1916. — N° 80

LE CAFARD

Le Cafard est-il une psychose coloniale ?

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 28 Juillet 1916

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Edouard HOUSSIN

Né le 6 février 1890, à Douai (Nord),

Élève de l'École du Service de Santé Militaire.

Médecin aide-major au 119^e Régiment d'Infanterie.



LYON

A. REY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR DE L'UNIVERSITÉ

4, RUE GENTIL, 4

—
Juillet 1916



Digitized by the Internet Archive
in 2026

MEIS ET AMICIS

AUX CAMARADES

DU G. B. D. 5, DU 43^e D'ARTILLERIE

ET DU 119^e D'INFANTERIE.

A LA COLONIALE

A mon Président de thèse

LE PROFESSEUR AGRÉGÉ JEAN LÉPINE

Professeur de Clinique des maladies mentales.

Au maître dont chaque leçon eût pour
moi le charme d'un plaisir.

A MONSIEUR LE DOCTEUR JUDE

Qui sut me faire entrevoir les beaux
côtés du rôle du médecin militaire.

A MES MAÎTRES

Des Facultés de Paris et de Lyon.

PRÉFACE

Ce travail, préparé en temps de paix, devait être approfondi et fouillé davantage lorsque éclata la guerre en août 1914.

Deux ans après, en juillet 1916, après être resté toute cette période sans toucher une plume, ni ouvrir un livre, il m'a fallu le rédiger en quelques jours, entre deux périodes de tranchée.

Et maintenant, il m'apparaît bien superficiel, une boutade plutôt qu'une thèse. La guerre m'aura seulement permis d'y ajouter un chapitre vécu.

M. le professeur LÉPINE n'a pas craint, avec sa bonne grâce habituelle, d'assumer la présidence d'une thèse préparée dans des conditions si difficiles. Je le soupçonne de faire crédit à l'élève en faveur du soldat.

Si mes examinateurs voient dans ce travail quelques notations intéressantes, c'est surtout grâce aux bons conseils et à l'expérience de M. le Dr JUDE qui a bien voulu encourager le premier la rédaction de cette thèse. Je remercie également ici M. le professeur RÉGIS et le Dr JULLIEN qui ont bien voulu me communiquer leurs idées sur ce sujet.

LE CAFARD

Le Cafard est-il une psychose coloniale ?

INTRODUCTION

« J'ai cherché, soit à Charenton, soit à Bicêtre,
« soit à la Salpêtrière, l'idée qui me paraîtrait la
« plus folle, puis quand je la comparais à bon
« nombre de celles qui ont cours dans le monde,
« j'étais tout surpris, et presque honteux de n'y
« pas voir de différence... »

C'est cette phrase de Leuret, un peu paradoxale, que j'aime à mettre en tête de ce travail, pour en indiquer, dès l'abord, l'orientation.

C'est qu'en effet, avec bien d'autres, nous estimons que ce qu'on appelle *cafard*, n'est ni une forme d'aliénation, ni un trouble mental, mais un « état d'esprit », à peine une psychose, qui se développe chez les individus normaux, pourvu qu'ils soient placés dans certaines conditions, et que cet état, il est extrêmement fréquent, soit qu'on lui donne ce nom, soit qu'on lui donne d'autres qualificatifs.

Pendant ces vingt dernières années, l'aliénation dans l'armée a été, pour ainsi dire, à l'ordre du jour.

Tout a été envisagé : le danger des aliénés dans l'armée, la proportion des aliénés parmi les engagés, dans les corps spéciaux, chez les disciplinaires ; les remèdes à apporter à cet état de choses, le rôle des conseils de revision, le rôle des médecins militaires, leur instruction psychiatrique, leur spécialisation, leur rôle au Conseil de guerre... etc., toutes ces questions ont été vues, revues, discutées et commentées et nous nous défendons de rien vouloir ajouter aux travaux du professeur Régis, de M. Haury, de Simonin, de Chavigny, de Jude, d'Antheaume et Mignot, ainsi qu'à une centaine de thèses, articles, notes et communications parues sur ce sujet. Mais encore une fois, et nous tenons à l'établir, nous laissons de côté toutes ces questions, pour nous en tenir à une étude très particulière d'un état dont les aliénistes n'ont fait mention qu'incidemment, comme n'étant pas du ressort de la médecine mentale et dont le commandement s'est peu préoccupé (sauf peut-être quelques officiers coloniaux) comme n'ayant pas de conséquences graves au point de vue pratique.

CHAPITRE PREMIER

HISTORIQUE DE LA QUESTION

Bien avant qu'aucun écrit ait paru sur ce sujet, ceux qui souffrent particulièrement des manifestations du cafard : les soldats et surtout les soldats d'Afrique, avaient ainsi baptisé leur état.

Mais en réalité, nous verrons que le cafard occupe une répartition géographique et sociale beaucoup plus étendue. L'assassinat du colonel Klob lui donne le retentissement de la Presse. Descaves et G. d'Esparbès, dans leurs articles du *Journal*, en font une peinture vivante et colorée.

L'œuvre primordiale où le cafard est pour la première fois décrit et analysé par un médecin est celle du Dr Jude : *Les dégénérés aux bataillons d'Afrique*. Ce petit livre déclanche une série d'articles dans les *Archives d'Anthropologie criminelle*. Articles signés de Dautheville, qui apporte de nombreuses observations; Jullien, qui fait une critique serrée de ces dernières dans son *Plaidoyer pro Sahara*; Just Navarre : *La Colonite*, une note du Dr Beaussart.

Un article de Melnotte dans *les Archives de Médecine et Pharmacie militaires*, un autre du D^r Granjux dans *le Caducée*, novembre 1911, qui résume la question. Incidemment, on trouve un article sur le cafard dans le livre du D^r Rebierre *Joyeux et Demi-fous* 1909. Il faut relire un vieux livre de Maury, paru en 1826, sur la *Nostalgie dans l'armée*, et un conte amusant et profond d'Edgar Poe, *le Démon de la perversité*. *Les Maladies de la volonté* de Ribot, éclairent certains côtés de la question par l'application de grands principes à des cas particuliers.

Citons encore l'article consacré par le professeur Régis au Cafard dans son *Précis de Psychiatrie*.

Jude, dans une étude psychologique sur *la Mentalité personnelle et acquise des soldats au bataillon d'Afrique*, reprend et développe certains points capitaux de son livre de 1907.

Enfin, l'œuvre de Pierre Mille, qui, quoique purement littéraire, est peut-être la peinture la plus exacte et la plus observée de ces êtres complexes et enfantins, héroïques et indisciplinables que sont le colonial et le marin.

Il résulte de ce résumé bibliographique, qu'aucune monographie n'est parue sur le cafard. Nous avons voulu réunir ces diverses notations pour tâcher d'en tirer un ensemble synthétique propre à individualiser le cafard, en étudier l'étiologie, les manifestations, les conséquences, enfin faire de ce terme générique et fort compréhensif comme tous les termes populaires, un

terme qui indique un état correspondant à quelque chose de précis dans la littérature médicale, et ne soit plus, comme actuellement, une miscellanée d'états morbides très divers quant à leur étiologie et à leurs manifestations.

CHAPITRE II

QU'EST-CE QUE LE CAFARD ?

Pourquoi cet insecte aux pattes velues, terminées par des pinces crochues, à l'aspect répugnant et à l'odeur infecte, est-il devenu pour nos militaires de Tunisie et d'Algerie, l'emblème de leurs nostalgies et le fautif de tous leurs maux ?

C'est qu'on le voit partout dans la région intertropicale, innombrable et vorace, et que dans la nuit chaude, l'homme en proie à l'insomnie qui porte aux fâcheuses rêveries, aux réminiscences lointaines, l'entend ronger inlassablement autour de lui et apprehende de le sentir courir sur son corps nu. Dans un demi-rêve, il unit les souvenirs qui l'assaillent et le rougissement insatiable : finalement il ne distingue plus entre ces deux manifestations également énervantes et le sale animal est rendu responsable de tout le mal. Il s'est installé dans le crâne de sa victime et y séjourne, tantôt endormi, tantôt actif : il agite ses pattes et gratte les méninges de son propriétaire, qui aura « la crise » ou bien on peut vivre en bonne intelligence avec lui, s'y accoutumer, et alors « on élèvera son cafard en laisse ! »

Telle est la fiction que vous raconte avec un sérieux mitigé, la victime qui n'y croit pas trop elle-même.

Ce qu'il faut retenir de cette toute légende, c'est le besoin de tous les simples d'extérioriser leurs sensations, d'en accuser un élément étranger.

Et cette idée, d'une puissance étrangère qui les poursuit, s'implante tellement bien chez eux, qu'à l'heure des responsabilités, ils trouvent tout naturel de s'en prendre de bonne foi au cafard symbolique, plutôt qu'à leur manque de gouvernement et à leur instabilité mentale.

Mais si ce mot a pris naissance sur les bords de la Méditerranée, il a fait fortune, peut-être parce qu'il est pittoresque et fait image et surtout parce que ce qu'il représente est universel, chez le colonial, le marin et aussi, nous le verrons, dans la métropole.

Aux colonies, c'est la soudanite, la sénégalite, la tonkinite, la cochinchinite, la guyanite, la calédonite ; vous voyez que ces noms savants n'expriment pas grand chose !

En Allemagne, c'est le *Tropfenkohler*.

En France, nous le trouverons partout où nous le chercherons, où il peut se présenter et avoir le cafard, ce sera en argot *avoir le noir* !

DÉFINITION DU CAFARD

Définir le cafard, c'est extrêmement difficile, comme c'est difficile de définir en termes médicaux, tout mot populaire, qui trop compréhensif, recouvre

d'une même étiquette, des symptômes extrêmement différents.

Le mieux, pour dépeindre ces états, purement subjectifs, est de réaliser par la pensée, les conditions qui peuvent les susciter.

Il faut avoir entendu ce mot prononcé par les intéressés, pour comprendre toute la valeur représentative qu'il a à leurs yeux !

J'ai le cafard ! c'est une exclamation d'ennui, de tristesse, de découragement, de *tædium vitæ* de ces isolés, de ces transplantés dans un milieu tellement différent de celui où ils ont évolué !

C'est une constatation résignée, indifférente comme, extérieure, d'un état dont on ne se considère pas responsable, qui suffit à expliquer la négation de tout effort et l'inertie absolue.

Ce sera aussi une excuse devant la justice : on s'est tellement habitué à se considérer comme irresponsable que, devant l'acte délictueux, on rejettera la faute tout naturellement sur le cafard.

Imaginons l'extraordinaire effort d'adaptation qui est demandé brusquement à ces hommes envoyés aux bataillons d'Afrique, aux corps d'épreuve, à ces engagés dans la coloniale, à ces marins envoyés du jour au lendemain en campagne lointaine, à ces fonctionnaires qui rejoignent un poste perdu.

Tout d'abord une sensation de dépaysement extrêmement pénible, même pour celui qui est parti de plein gré. Toutes les habitudes bouleversées, tous les points de repère de la vie accoutumée font défaut.

L'individu à, pour ainsi dire, tout à refaire à neuf.

A cela se joint l'inquiétude de l'accueil qu'il reçoit, l'anxiété d'être dans un pays dont on ignore tout, mais dont on soupçonne les menaces multiples.

Alors interviennent les souvenirs — le joyeux compare sa vie, saisie aujourd'hui dans l'engrenage de la discipline militaire, avec la vie qu'il menait à Paris : la « bonne vie » crapuleuse, où il avait sa place, ses habitudes, et la nostalgie lui viendra du boulevard, des amis et des femmes.

L'engagé, si souvent par coup de tête, pour des motifs si futiles, se prend à réfléchir et à regretter l'acte inconsidéré.

Le fonctionnaire, arrivé dans son poste, se retrouve seul devant des difficultés innombrables avec une accoutumance nulle.

Le premier degré du cafard est donc fait du dépaysement, de nostalgie, d'effort d'adaptation à réaliser.

Or, l'adaptation n'est-elle pas une des choses les plus pénibles pour l'esprit humain, et la réalisation de cette adaption n'est-elle pas, en quelque sorte, un brevet du fonctionnement normal de cet esprit ?

D'autre part, l'adaptation à la vie militaire n'est-elle pas la plus rude, la plus dépourvue de transition, celle qui nécessite à la fois le plus de souplesse et de vigueur morales ?

« Le milieu militaire, ont dit Antheaume et Mignot, est la pierre de touche de l'équilibre mental. »

Voici le premier stade du cafard, fait surtout de nostalgie.

L'individu sain, normal, s'y arrêtera, réagira et

reprendra rapidement son équilibre mental si sa volonté est intacte.

Mais que deviendront les anormaux, les tarés, les instables, les demi-fous !

A la première phase succédera une phase de découragement, de désespoir devant l'immense effort à réaliser pour ces esprits à volonté faible, ou nulle, ou faussée. Sentiment qui s'aggrave d'une notion capitale : celle de l'impuissance totale à rien pouvoir changer à son sort, la sensation déprimante qu'il « n'y a rien à faire ».

Hier la liberté presque totale, la libre disposition de son temps et de ses idées, aujourd'hui l'abandon absolu de sa personnalité, la soumission stricte, entière et continue à des ordres multiples et indiscutables.

Qu'on s'imagine l'effort qu'aura à réaliser cet homme qui n'a pas précisément des qualités de soumission et d'emprise sur lui-même, puisque c'est déjà un révolté envoyé aux « bat. d'Af. », puisque c'est un engagé qui trouve sa vie trop banale et cherche l'aventure, puisque c'est un marin qui veut le libre espace et trouve le carré ou l'entre pont !

Alors ? Il se résigne... ou il se révolte.

La révolte ? Impossible, aux conséquences immédiatement terribles.

La résignation ? si elle n'est pas librement consentie, elle s'accompagne d'inertie. Enfin, tant bien que mal, l'adaptation se réalise, l'accoutumance se fait, Mais il reste toujours dans le disciplinaire un ferment de

révolte, dans le colonial, son désir du nouveau et de l'aventure.

Et ils restent au quartier — et l'ennui vient ! un ennui morne, incommensurable, dont rien ne vient rompre la monotonie.

Et survient le troisième terme du cafard.

Dans cette vie réglée, oisive, mais harcelante, sous un climat déprimant, sous l'effet de l'épuisement physique et moral, des idées bizarres germeront dans ces cerveaux surmenés.

Le désir de rompre cette monotonie, de « changer », devient une obsession.

Nous ne saurions mieux faire que de citer ici le Dr Jude :

« L'obsession devient impulsive : alors apparaissent les idées de déambulation ou de vengeance ; quelquefois le sujet a la tentation de briser quelque chose ou de tuer quelqu'un pour échapper à la contrainte vague mais anxieuse qu'il subit. »

Et plus loin :

« Je ne saurais mieux résumer cet état anxieux qu'en citant textuellement cette phrase typique d'un joyeux que j'interrogeais l'été dernier à Foum Tatahouine, un jour qu'il était en plein cafard » : « Il faut « que je fasse une c... », me disait-il, n'importe laquelle ! »

Les jours de fatigue, les jours de sirocco, les jours de paye et d'alcool, le cafard atteindra ses paroxysmes.

Une caractéristique du cafard sera le besoin d'étonner, de s'affirmer « devant la galerie ». Là, comme partout, le besoin « d'épate » deviendra un des meilleurs stimulants du cafard.

Tous les auteurs insistent sur cette vanité stupide du mal, cette fanfaronnade du vice.

Le cafard, c'est donc une défaillance de la volonté, une diminution de son pouvoir de gouvernement personnel.

C'est d'abord ressentir cette espèce de dégoût de toute activité, cette négation de tout effort, qui est le propre de l'état neurasthénique.

Puis survient une période de réaction qui pousse à une idée déraisonnable, à faire quelque chose qui rompe la monotonie du milieu, qui soit extraordinaire et c'est dans l'étrangeté et l'extravagance de ces manifestations que le cafard met sa marque exotique.

On pourrait rapprocher ces manifestations de celles que suscite ce curieux état d'esprit dépeint par Edgar Poe, dans le *Démon de la perversité*, où il analyse ce besoin inné, cette impulsion morbide à faire ce qu'on ne « doit pas faire », que l'on sait qu'il ne faut pas faire, mais que cependant on ne peut s'empêcher de réaliser tout en sachant que c'est déraisonnable ou nuisible à soi-même.

Idée dans laquelle il entre de la « bravade » et de la gloriole vis-à-vis des autres et vis-à-vis de soi-même.

CHAPITRE III

LES OPINIONS MÉDICALES

Le cafard n'étant pas une psychose caractérisée, et n'ayant pas de manifestations déterminées, n'a guère attiré l'attention que de quelques médecins coloniaux qui l'étudièrent à titre de curiosité et rapportèrent quelques observations.

Cependant l'on peut distinguer, autant qu'il est possible de le faire pour une question si vague et si compréhensive, trois opinions différentes :

1° Les premiers, frappés de la fréquence du paludisme dans les régions tropicales, des anémies des pays chauds, de la fréquence de la syphilis, des détestables conditions d'hygiène alimentaire (conserves, manque de sel), n'ont voulu faire du cafard qu'un symptôme d'intoxication gastro-intestinale, une des complications du paludisme.

Voyez plutôt le tableau clinique qu'en fait Dautheville :

« Au début, quelques troubles digestifs, une lassi-

« tude générale, une mélancolie sans raison, bien nette. La céphalée et l'insomnie apparaissent ensuite. Puis s'ébauche et se précise le délire de persécution. Troubles digestifs, céphalée sourde et continue, persécution, telle est la triade symptomatique qui semble spéciale à cette affection. »

Cette description nous semble applicable aux troubles physiques que suscitent la mauvaise alimentation, la chaleur, l'intoxication gastro-intestinale, mais n'explique guère les manifestations psychiques du cafard.

2° D'autres, plus nombreux, font du cafard une psychose coloniale indépendante, déterminée, caractérisée :

Voyez cette description de M. Melnotte : « Céphalée peu violente, mais obnubilante, paroles bizarres, méchantes, gestes désordonnés ou mutisme absolu. Impulsion, fugomanie, nostalgie de la verdure, des symptômes spinaux, tels que secousses musculaires, dérochement des jambes, cryesthésie, inappétence et constipation. »

Quelle est cette psychose étrange? Ne serait-elle pas digne de prendre place parmi les grands syndromes mentaux, à côté des délires et même de la démence? A notre avis, toute cette catégorie d'auteurs, à cause du milieu où le cafard évolue, ne lui ont attribué une telle place que parce qu'ils ne l'ont étudié que chez des individus tarés au point de vue psychique.

Et, en effet, il ne faut pas se dissimuler qu'ils foisonnent, les dégénérés moyens ou profonds, les éthy-

liques et même les aliénés, dans ces corps d'épreuve, parmi les disciplinaires et les joyeux.

Rien d'étonnant à ce qu'on trouve parmi eux toutes les formes, tous les degrés du déséquilibre mental. Mais ce ne sont plus des gens qui ont le cafard, ce sont, autant leur donner leur véritable dénomination, des dégénérés, parfois des délirants.

Ainsi pour cette observation citée comme cas de cafard par Dautheville :

« J..., forgeron, soldat au ...^e bataillon d'Afrique,
« alcoolique et syphilitique. A la fin de l'année 190..,
« malaises, insomnies, idées délirantes... Il est
« persécuté par son sergent et ses camarades. Les
« nègres lui sont ennemis. Il souffre parce qu'on lui
« en veut. Il voudrait se venger. Evacué. Il meurt à
« l'hôpital d'Aïn-Séfra. »

Est-ce autre chose qu'un délire de persécution type ?

Cependant, il est à noter que des troubles qui peuvent paraître extrêmement graves, s'améliorent ou disparaissent dès le retour en région tempérée. Mais c'est un fait constant que le surmenage aggrave tout état mental.

3^e Refusant la première théorie exposée que nous appellerons « somatique », comme n'expliquant pas les faits exposés, un anémie ou un paludéen, ne faisant pas forcément du cafard — trouvant exagérée la seconde, théorie « psychique », qui assimile le cafard

aux grands syndromes mentaux — nous croyons devoir dissocier la question :

I. — Faire une large part aux psychoses déterminées, si fréquentes à cause des individus et du milieu.

II. — Isoler cet état bénin — passager — qui est le cafard décrit plus haut, et nous nous rallions entièrement à l'avis du Dr Jullien :

« Cafard ou névrosé sud-algérienne doivent, il me
« semble, être ramenés à des proportions plus
« modestes : modifications du caractère, irritabilité,
« désir de solitude, peut-être état neurasthénique
« léger, c'est bien tout ce qui me semble admissible.
« Quand les faits se précisent et s'accusent, quand
« les troubles prennent véritablement l'allure d'un
« délire, d'hallucinations, d'obsessions ; qu'ils inté-
« ressent la personnalité et la conscience, surtout
« quand il y a mort d'homme, alors, je l'avoue, le
« cafard ne me suffit plus, et je crois qu'il faut
« approfondir ».

CHAPITRE IV

LE CAFARD MÉTROPOLITAIN

Le cafard est si peu une névrose algérienne, une psychose coloniale, que nous le trouverons partout autour de nous, si nous voulons simplement le voir quand il n'a pas son cachet exotique.

Placez n'importe quel individu, sain et absolument normal, dans des conditions d'abandon, d'oisiveté, d'ennui, de surmenage aussi, les résultats seront les mêmes que cet individu soit en France ou aux colonies. Il suffit de suivre les Conseils de guerre, pour voir, combien de faits seraient, s'ils eussent eu lieu aux colonies, considérés comme relevant du cafard. Combien de ces rébellions imbéciles, de ces refus d'obéissance, de ces actes absurdes et nuisibles à leur auteur, sont des actes suscités par le cafard.

Mais l'homme sain, moins « travaillé » en France par le climat, qu'il ne le serait aux colonies, s'arrête généralement au premier stade du cafard que nous avons décrit. Son pouvoir de contrôle, son énergie intacte l'empêcheront de se laisser entraîner aux

« réactions » du cafard. Il le subira, il ne le cultivera pas; et le plus souvent, il n'y aura pas acte grave, les tribunaux n'auront pas à intervenir. Car tout le monde a eu le cafard et est appelé à l'avoir, tous les malheureux, tous les isolés, les transplantés, tous ceux qui sont pour ainsi dire, à un moment donné de leur vie, comme « désaxés ».

Le « bleu », à son arrivée au quartier, fera du cafard, le collégien à la rentrée des classes, le Parisien à son arrivée en province, le colonial en France. Les prostituées, à cause de leur vie stupide et désorientée, vivront dans un éternel cafard.

Non, les coloniaux n'ont malheureusement pas le privilège du cafard, et si le leur est plus coloré, et plus excentrique, le nôtre est tout aussi lancinant.

Par contre, aux colonies, il y a une propension trop évidente, chez certains auteurs, à considérer comme cas de cafard des actes et des attitudes que nous trouverions tout naturels en France.

Voyez ces exemples du Dr Dautheville :

1° « X... reçoit communication de ses notes personnelles où il est dit qu'il n'a pas craint d'abandonner sa femme pour aller faire campagne et trouver au Sahara des avantages de solde. »

Je comprends parfaitement l'indignation de ce sous-officier, en voyant de quelle façon on apprécie son dévouement !

2° « De C..., blessé sur les bords du Niger, voit

« ses cavaliers s'obstiner, au péril de leur vie, à
« l'emporter loin des assaillants. Il estime si peu son
« existence propre, qu'il se suicide, en ordonnant
« d'abandonner son corps. »

Il serait à souhaiter que le cafard suscite toujours
de tels actes d'héroïsme ! Si cafard il y a.

« 3^o X..., Y..., Z..., médecins partant relever des
« collègues ; on leur recommande de conserver une
« cartouche pour se suicider en cas de surprise. La
« chose leur paraît naturelle. »

Comme elle paraît naturelle à tous ceux qui savent
à quelles tortures ces hommes s'exposent s'ils sont
pris vivants !

Et maintes autres observations, que d'ailleurs le
D^r Jullien a réfutées avec humour dans son *Plai-
doyer pro Sahara*.

Pour terminer, citons cet exemple de coup de
cafard, autrement moins louable, qui, lui, eut lieu à
Paris même :

« Henri G..., encaisseur, subitement est pris
« d'une « envie folle de faire la bombe », ainsi qu'il
« le raconte. Il dépense 4.000 francs en deux jours
« en parties fines, achat de pistolet automatique,
« somptueux bijoux, malles, etc., etc. Roule auto-
« mobile, joue au nabab, et finalement se fait
« arrêter au bout de deux jours.

« Il raconte sa fugue avec verve et humour, et
« termine en disant : « Que voulez-vous, j'ai rap-
« porté le cafard des colonies, ça me travaille comme
« ça de temps en temps ! »

Les colonies ont vraiment « bon dos », comme on
dit vulgairement.

CHAPITRE V

LE CAFARD AU POINT DE VUE MÉDECINE LÉGALE

1° Nous avons vu qu'il ne fallait pas retenir le cafard parmi les psychoses graves.

Tout fait qui, par ses conséquences, nécessite l'intervention des tribunaux, ne relève pas du cafard et, si on reconnaît l'irresponsabilité, il s'agit de délirants ou d'aliénés, et nous n'avons pas à aborder ici toutes les questions soulevées à propos des aliénés devant les tribunaux.

2° Ce serait un danger social que d'admettre le cafard comme une entité morbide, dont les accusés se prévaudraient comme d'une façon d'irresponsabilité.

Ils y ont déjà une propension trop grande et, pour ainsi dire, une vanité du cafard. »

« D'une façon générale, tous ou presque tous les inculpés que nous sommes chargés d'interroger s'empressent d'attribuer leur acte délictueux ou criminel à un moment de folie passagère : le fameux cafard », écrit un substitut du rapporteur au Conseil de guerre d'Alger.

3^o Nous ne saurions trop insister sur la question des tribunaux spéciaux, à certains corps, à certaines régions, ou des cas de cafard léger — peu graves quant à leurs conséquences — pourraient être jugés avec profit et plus de justice par des juges plus à même, par leur expérience, d'apprécier la valeur du facteur « circonstances ». Ces faits doivent être jugés sur place.

La plus large autorité judiciaire doit être accordée aux Conseils de discipline de ces régiments spéciaux.

La sanction et l'exemple, pour ces êtres frustes, seront d'autant plus efficaces qu'ils seront plus immédiats.

Ici intervient la grave question du rôle de l'officier, surtout de l'officier de la légion, de la coloniale, de la marine.

« Les officiers du bataillon, écrit le Dr Jude, à propos des bataillons d'Afrique, étant constamment en contact avec des hommes prêts à les dénigrer, et à chercher leur côté faible, s'observent sans cesse, et acquièrent une tenue, une maîtrise et une possession de soi-même souvent remarquables. »

Ils réussissent à obtenir une obéissance parfaite de leurs hommes en cherchant à les comprendre, à les faire agir d'après leurs mobiles.

Seuls, ils peuvent les juger, parce qu'ils savent les mener.

Tel homme de la coloniale, qui aura été un parfait soldat aux côtés de « son » officier, ne passera pas huit jours dans un corps métropolitain sans encourir le Conseil de guerre pour un motif futile.

Enfin, là plus qu'ailleurs, la nécessité, auprès de l'officier, de médecins psychiatres expérimentés se fera sentir.

Ils acquièrent une importance particulière dans ces milieux coloniaux, à cause de la fréquence plus grande des dégénérés.

Ils seront d'un utile conseil, ils éviteront des erreurs et surtout ils auront seuls qualité pour éliminer les individus véritablement irresponsables, les tarés incurables et même les aliénés.

CHAPITRE VI

LE TRAITEMENT DU CAFARD

Combattre les causes qui le font naître :

1° L'inactivité, la vie de quartier :

Faire agir des hommes qui ne sont venus que pour cela ou qui ont besoin de l'action comme dérivatif à leurs instincts de violence.

2° La fanfaronnade, la vanité :

Combattre le besoin « d'épate » qui domine dans toute mentalité grégaire.

Le rôle du chef ici est capital : son indifférence, son calme, sa maîtrise de soi-même et souvent une humiliation publique infligée au fauteur du désordre, auront plus d'effet qu'une punition.

Il faut qu'il s'affirme, en toutes circonstances, le plus fort. Il imposera la crainte et le respect, parfois l'amitié.

Avec ces natures frustes, il faut lutter d'homme à homme et imposer sa supériorité.

Il sera payé de ses efforts en ayant fait d'une bande d'apaches et de tarés une troupe de soldats... qui le suivront.

CHAPITRE VII

LE CAFARD PENDANT LA GUERRE

Les données de ce travail étaient établies lorsque éclata la guerre. Je n'y ai rien modifié, mais j'ajoute ce chapitre en juillet 1916, après deux ans de guerre, qui, chose curieuse, apporta la vérification de mes idées à ce sujet.

Qu'est devenu le cafard pendant la guerre?

D'abord, à la mobilisation, une véritable guérison instantanée de tous les cafards, civils et militaires, et même comme une véritable libération de tous les ennuis latents du *tædium vitæ*, du marasme plus ou moins ressenti, où stagnaient les énergies inemployées.

Puis, dans toutes les grandes périodes d'action, je n'ai jamais observé de cas de cafard. De même en première ligne : on a autre chose à s'occuper.

Au contraire, pendant les périodes de calme, pendant les repos dans les cantonnements de l'arrière, le cafard reprend ses droits. Les premiers jours, on goûte le repos bien gagné, puis, une fois reposé, les souvenirs, les inquiétudes reviennent. Puis l'énerve-

ment. C'est au repos, en général, que se produisent les cas, rares d'ailleurs, de rébellions et désertions, et finalement, c'est presque avec une sensation de soulagement que l'on remonte en ligne. Quitte à souhaiter, bientôt, à nouveau, le repos.

Je suppose, mais n'ai pu le vérifier, que c'est surtout dans les services de l'arrière, et parmi les civils, que le cafard a dû exercer ses ravages pendant cette guerre.

Il ne faut pas, bien entendu, dénommer cafard la tristesse des combattants du Nord et de ceux qui ont un deuil à déplorer. Leur douleur mérite un nom plus noble et ne souffre pas d'atténuation.

Un autre point que je me plais à noter, c'est l'admirable entente de l'officier et du soldat, et comme ils ont trouvé la formule de la vraie discipline, basée sur la soumission raisonnée et nécessaire au « chef » que l'on sent supérieur. Tel chef, telle troupe. L'officier sera obéi en fonction de sa valeur personnelle. Vivant la même vie, le plus souvent un ancien camarade, il est le chef parce qu'il s'impose comme chef. Il connaît les mobiles qui font agir ses anciens camarades, il sait le mot qu'il faut dire au moment précis où le caractère fléchit, il sait accomplir l'acte d'énergie, même de violence qui est parfois nécessaire, il faut l'avouer, devant toute mentalité grégaire, et qui impose la crainte, le respect et la confiance. Il sera payé de ses efforts constants pour maintenir en équilibre cette chose instable qui est la valeur morale d'une troupe par un dévouement à toute épreuve et une amitié inaltérable. C'est ainsi que l'armée actuelle, jeune et vivante, a fait sienne les doctrines de l'armée colo-

niale. Et quels sont les corps qui se sont illustrés entre tous au cours de cette campagne, et dont les hommes avaient la réputation d'être les plus difficiles à mener : ce sont les coloniaux, les marins, les corps de l'Est. Il suffisait de leur donner mieux à combattre que leur ancien ennemi : le cafard.

CONCLUSIONS

I. — Nous ne retenons pas comme cas de cafard, les cas dits de cafard grave, qui ne relèvent que de l'aliénation mentale.

II. — Le cafard proprement dit n'est pas une entité, ce n'est qu'une exagération d'un état normal dû aux circonstances extérieures, survenant surtout chez des sujets prédisposés (instabilité mentale en particulier) mais aussi chez des sujets entièrement normaux.

III. — Le cafard « métropolitain » existe : ce n'est autre chose qu'une des formes de l'instabilité mentale et des maladies de la volonté.

IV. — Doit-on admettre les dégénérés moyens dans l'armée ? Oui. Ils trouvent leur utilisation dans des cadres spéciaux. En même temps que la discipline bien comprise et appliquée est le meilleur moyen de régénération. Rôle du commandement.

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,

J. LÉPINE.

Vu :

LE DOYEN,

L. HUGOUNENQ

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, le 18 juillet 1916,

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,

P. JOUBIN.

BIBLIOGRAPHIE

AUBANEL, Observations médico-légales sur l'état mental d'un officier de l'armée d'Italie (*Annales médico-psychologiques*, 1851, III, p. 193).

BARRAIL, *Mémoire de Du Barrail*.

BEAUSSART, le Cafard (*Arch. Anthropol. crim.*, 1911).

BOISGEY, Mentalité et tatouages chez les disciplinaires (*Caducée*, 1907).

CAVASSE, *les Dégénérés dans l'armée coloniale* (th. de Bordeaux, 1903).

CAZENEUVE, *Engagement volontaire et dégénérescence mentale* (th. de Lyon, 1905).

CHAVIGNY, la Débilité mentale au point de vue service militaire (*Annales Hygiène et Médecine légale*, 1909).

DAUTHEVILLE, le Cafard ou psychose des pays chauds (*Arch. Anthropol. crim.*, 1911).

DESCAVES, le Cafard (*Journal*, octobre 1909).

ESPARBÈS (D'), *le Cafard*.

ÉPAULARD, Joyeux et demi-fous (*Arch. Anthropol. crim.*, 1909).

FERRIS, *Responsabilité et justice militaire* (th. de Bordeaux, 1896)‡.

FINCKH, Psychose de chaleur (*Revue Neurol.*, 1910).

GRANJUX, De la prophylaxie de l'insociabilité par la sélection scolaire (*Arch. Anthropol. crim.*, 1909).

Le Cafard.

L'aliénation mentale dans l'armée (*Congrès Aliénistes et Neurologistes de France*, Nantes, 1909).

Les anormaux de l'école aux Bataillons d'Afrique (Communication *Société médico-légale*, 1908).

HASPEL, *De la nostalgie*, Paris, 1873.

HAURY, De la psychiatrie dans l'armée (*Revue de Médecine*, 1910).

JUDE, les Dégénérés dans les Bataillons d'Afrique (*Le Beau*, Vannes, 1907).

— Mentalité personnelle et acquise des soldats des Bataillons d'Afrique (*Caducée*, janvier 1909).

— Essai sur la crainte (*Arch. Anthropol. crim.*, 1909).

JULLIEN, Un plaidoyer pro-Sahara (*Arch. Anthropol. crim.*, 1911).

LACASSAGNE, Lecture Académie de Lyon, mars 1910.

LEFÈVRE, Contribution à l'étude des délires aniriques (*Caducée*, avril 1914).

LÉPINE (J.), Pathogénie des états neurasthéniques (*Province médicale*, 1908).

MAURY, *De la nostalgie dans l'armée*, Strasbourg, 1826.

MAYRAC, De quelques délits militaires chez les psychopathes (*Arch. Anthropol. crim.*, 1911).

MELNOTTE, la Névrose sud-algérienne (*Arch. Médecine et Pharmacie militaires*, 1906).

NAUDIN, *Etude clinique et médico-légale des troubles psychiques dans l'armée coloniale* (th. de Bordeaux, 1913).

NAVARRE, la Coloniale (*Arch. Anthropol. crim.*, 1911).

PABLO-SALINAS, Psychoses des tropiques chez les troupes coloniales (*la Médecine militaire espagnole*, juin 1903).

PACTET, *Revue de Psychiatrie*, 1910.

PITRES et RÉGIS, les Dégénérés dans l'armée (*Caducée*, 1902).

POË, *le Démon de la perversité*.

PONT, *les Indisciplinés dans l'armée*, Nancy, 1911.

REBIERRE, *Joyeux et demi-fous*, Maloine, Paris, 1909.

RÉGIS, *L'Officier dans l'hygiène mentale du soldat*, 1908.

— *Précis de Psychiatrie*.

RIBOT, *les Maladies de la volonté*.

SIMONIN, les Dégénérés dans l'armée (*Annales d'Hygiène publique et Médecine légale*, 1908).

VARENNE, Essai sur le cafard (*Arch. Neurol.*, 1913).

VESCIAU, *Commentaire abrégé sur le Code de justice militaire*, 1882.

VIALATTE, *les Maladies mentales dans les armées en campagne* (th. de Lyon, 1911).

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	11
INTRODUCTION	13
CHAPITRE PREMIER. — Historique de la question.	15
CHAPITRE II. — Qu'est-ce que le cafard?	18
CHAPITRE III. — Les opinions médicales.	25
CHAPITRE IV. — Le cafard métropolitain	29
CHAPITRE V. — Le cafard au point de vue médecine légale.	33
CHAPITRE VI. — Traitement du cafard	36
CHAPITRE VII. — Le cafard pendant la guerre	37
CONCLUSIONS	41
BIBLIOGRAPHIE	43

